

BÉRENGÈRE EST EN COLÈRE

Au début, j'avais envie. Puis j'ai hésité. Je ne veux pas ressembler à ces romancières parisiennes, confinées dans leur résidence de l'Île-de-Ré, du Touquet ou de Biarritz qui déversent leurs états d'âme dans un nombrilisme insolent. Zeste de jalousie, certes. Mais je ne pleurniche pas.

J'ai décidé de rester à Montmartre, rue Lepic, là où j'ai vécu mon enfance, au troisième étage, dans l'immeuble où vivait Théo, le frère de Vincent Van Gogh.

Voilà vingt ans que ma mère a rendu l'âme ici. Elle m'a élevée seule. Ni frère ni sœur. Ni oncle ni tante. Ni parrain ni marraine. Grandir seule, jouer seule, étudier seule, manger seule, rire seule. Plus qu'un principe d'éducation, la solitude est un legs. Et ce legs me plaît. Je lui voue abnégation et fidélité. Je le savoure davantage, je crois, depuis le premier jour de cet « *état d'urgence sanitaire* ». Comme si l'assignation à résidence venait donner une base légale à mon état solitaire. Comme si mon isolement gagnait en légitimité.

§§§

Voilà qu'à soixante ans je me risque à l'exercice du journal intime. Et je me demande pourquoi en laissant mes doigts agir sur le clavier. Accumulation de « *présomptions sérieuses, graves et concordantes* », comme dirait le Commissaire Maigret ? Il est vrai que mon job de secrétaire de rédaction m'y prédispose. Depuis bientôt trente ans, je relis, corrige, réécrits les manuscrits d'auteurs connus ou inconnus, dans un confortable anonymat. Il m'arrive aussi de prêter ma plume à des gens bien, dans la tradition des nègres littéraires. J'assume cette expression.

J'ai la peau noire. Et j'aime m'habiller en vert. Alors dans le métier, je traîne le surnom de « *Négresse verte* ». Allusion au groupe de rock, je veux croire. Cela m'amuse. Et j'en suis fière. Écrire, un métier ? Un besoin narcissique plutôt. Pour conjurer l'emprise du confinement, je guéris le mal par « *la pratique narrative* ». Une expression que j'ai chopée dans *Psychologie Magazine*, sous la signature d'un psy à la mode qui sait trouver les mots pour plaire aux bourgeoises tourmentées, « *executive women surbookées* », en quête de zen attitude ou du bonheur parfait. Je ne me souviens plus très bien.

C'est bizarre. Plus je me relis et plus j'en doute. Je ne sais plus trop si j'angoisse parce que je suis confinée ou si je me confine parce que je suis angoissée. Seule rétention devant la page blanche : j'ai peur de tomber dans les lieux communs, d'accumuler les clichés, de brasser de l'air pour refouler du vide, au fil de considérations intello-philosophico-déglingo-existentielles. Ce confinement est-il synonyme d'égarement ou de ressourcement ? Plus qu'une épreuve, n'est-il pas un cadeau de la planète pour repenser notre vie consumériste ? Le monde d'après sera-t-il pire ou meilleur ? Ces questions m'emmerdent. Je ne veux pas rejoindre la cohorte des pythies du Boboland, si impatientes de nous resservir les plats rances de la Gauche morale.

Oui, c'est moche de l'avouer. Je l'écris comme je le pense. Ce confinement n'agite en moi aucun débat métaphysique. Rien que de choses terre-à-terre, matérielles et tactiles, qui redonnent un sens profond à des moments que j'avais un peu trop vite expédiés dans la banalité.

Onctueux, le bol de *Banania* au petit-déjeuner, selon la « *recette traditionnelle* », comme c'est écrit sur la boîte. Délicieux, l'ourson guimauve qui accompagne le café, après un frugal déjeuner. Savoureux, sur le coup de vingt-trois heures, le petit verre de *Zubrowka*, la vodka-

bison, exhalant l'odeur de la terre après l'orage. Elle se boit bien frappée. Elle soutient mon inspiration dans le mystère de la nuit.

Autant de rites immuables qui rendent l'horloge supportable. Autant de plaisirs minuscules qui récompensent mes élans plumitifs. Autant de rendez-vous gustatifs qui m'aident à calmer mon humeur sombre. Addiction me semble un bien grand mot. Je lui préfère « *douce habitude* », pour me convaincre que la douceur peut être habituelle dans ce monde confiné, étriqué, rétréci dans ses bêtises ordinaires.

Condescendance ou lucidité ? Je ne m'en rends pas compte, à vrai dire. Mais, vu de loin, j'ai l'impression que chacun devient la caricature de lui-même dans ses loisirs confinés. Cartomancienne je suis à mes heures perdues, et je m'abandonne à lire le tarot. Le sportif fait des folies avec son corps. L'intello s'abandonne plus encore aux romans ou à la poésie. Le bricoleur s'invente des chantiers. Le cuisinier ose de nouvelles recettes. Le désœuvré s'abrutit devant les séries *Netflix*. « *Il faut de tout pour faire un monde* », répétait ma pauvre mère. Seul problème : ce monde me débecte.

Propos de vieille fille aigrie, amère, renfermée, allez-vous penser. J'en suis fort aise. Toujours est-il que je ne me reconnais point dans la « *solidarité exemplaire* » de ce confinement d'ordre public.

§§§

Ma colère fait œuvre de résistance, aussi symbolique soit-elle.

Je ne regarde plus la télé : ni la messe quotidienne du Professeur Salomon, ordonnateur macroniste des Pompes funèbres, ni les chaînes d'info en continu qui infantilisent les peurs. Je ne comprends rien aux consignes d'experts au sujet des masques, des symptômes, des immunités, comme mode d'emploi de notre docilité.

Je ne veux plus entendre que la situation est « *compliquée* ». Il m'agace ce mot viral. Alibi de ceux qui aiment se plaindre. Ils oublient que notre génération a une vie beaucoup plus simple que celle de nos aînés. Ils renient la positive attitude qu'ils aiment tant prêcher aux autres.

Je ne pratique pas les *Apéro-Skype*, bavardes récréations pour les gens qui n'ont rien à dire.

Je ne supporte pas la ritournelle démago de Goldman en hommage à « *nos héros du quotidien* ».

Je n'applaudis pas à vingt heures sur mon balcon avec un sourire niais.

Je trouve ridicule ce panurgisme franchouillard. Mais je fais mien ce combat contre le virus. À ma façon. Avec une conscience citoyenne qui va peut-être vous heurter. Mais peu importe. Je suis en paix avec ma colère.

Oui, je l'avoue tout cru : j'ai horreur des faux-culs. Tous ces donneurs de leçon qui se moquent des gestes barrières, qui fuient les regards et rasant les murs. « *Faites ce que je dis et ne dites pas ce que je fais* ».

Alors aujourd'hui, je pense que le moment est venu. Je me dénonce après avoir tant dénoncé.

Oui, depuis deux mois, c'est moi qui compose le 17 pour signaler à la Police les comportements antipatriotes. Tous ces « *gentils voisins* » qui se moquent des consignes sanitaires en recevant des proches ou en sortant en cachette au mépris du couvre-feu implicite.

Comment osent-ils déjouer ce confinement ? Pourquoi s'amuse-t-ils à tricher ? Pourquoi n'acceptent-ils pas, le temps de quelques semaines, ce que je vis, moi, depuis trente ans, dans mon fauteuil roulant ? Mon handicap me confine. Mais je ne suis pas une handicapée du confinement. Je ne suis pas prisonnière du désœuvrement. Femme à sensibilité induite plutôt que « *Personne à Mobilité Réduite* ». Dialogique autant qu'hémiplégique.

Depuis ce matin pourtant, un sursaut de mauvaise conscience me taraude. Encore un tapage à tout casser dans l'appartement du dessus. Des injures, des cris, des coups, des supplications, des pleurs... Même voix, même détresse, même femme. Voilà que ce salaud a encore frappé. Deux jours après la première scène.

À chacun sa vie, à chacun sa merde. Je ne veux pas d'histoire. J'ai honte. J'ai peur. Je n'ose pas composer le 17. Ma conscience civique s'arrête là où commence la trouille. La prochaine fois, je tremblerai pareil, mais je trouverai peut-être le courage d'appeler la police. Je l'écris comme cela vient. Mais je n'en suis pas si sûre.

Qu'importe ! Ce soir, j'ai su mettre des mots sur ma colère, sur ma lâcheté, sur ma misère, sur ce que je suis. Le but est atteint. J'ai réussi : raconter un confinement pas comme les autres. Je suis soulagée. Je vais me servir un verre de *Zubrowka* pour digérer tout cela. Et même un autre, à la santé du déconfinement. Vive la République. Vive la France. Tout est bien qui finit bien.

JG